

Note de lecture

France Borel, *Le vêtement incarné* (Paris, Calmann-Lévy, Pocket, 1992)

Dans son essai sur les « métamorphoses du corps », sous-titre du *Vêtement incarné*, France Borel répertorie et étudie les pratiques qui visent à modifier, tant durablement que de manière éphémère, les divers fragments de ce corps humain qui nous est, en quelque sorte, *offert* à la naissance. Son approche se fait tour à tour sociologique, anthropologique, sémiologique, psychanalytique, sans laisser de côté les regards littéraires et artistiques portés sur ces corps façonnés par le désir d'être et de paraître, aux yeux de ceux qui partagent les mêmes conceptions esthétiques, conforme aux canons en vigueur. En plus de la relativité de ces images idéales du corps, et de celle des cultures dont elles manifestent les critères esthétiques, ce sont les mouvements psychiques les plus universels, face à ce *corps propre* qui refuse de se laisser approprier, que France Borel tente de saisir. L'expression renvoie directement à la phénoménologie telle que l'a développée en France Maurice Merleau-Ponty. On peut citer les analyses que ce dernier présente dans *Phénoménologie de la Perception* (1945, réédité dans la collection Tel Gallimard), analyses qui portent sur la double nature du corps, à la charnière du sujet et de l'objet. Si ce terme et les analyses des phénoménologues ne sont pas – ou du moins très peu – exploitées ici, ils semblent sous-tendre toute cette étude. Car c'est bien cette charnière problématique du sujet et de l'objet qui donne naissance aux pratiques d'appropriation, d'« acculturation » du corps, dangereusement animal, originellement sauvage.

Au vu du refus initial et universel de la nudité, l'auteur fait un premier constat : pour rendre le corps conforme à des idéalizations (qui dépendent de mythes relatant les origines ou de soi-disant raisons médicales et scientifiques), se développent, en parallèle de la confection de vêtements, des « aménagements » corporels, qui dénaturent le corps et le font pénétrer dans l'espace social et symbolique de la culture. Les marques, cicatrices ou encre à fleur de peau, fusionnent avec l'individu qui les porte, participent de son identité. L'auteur remarque qu'un Indien d'Océanie, tatoué des pieds à la tête, parlait de son tatouage au front à la première personne. « L'homme de l'Europe écrit son nom avec une plume, le nom de Toupe est ici », répliquait-il. Par ces marques indélébiles, c'est le « moi » lui-même qui se fixe : un morceau de mémoire se fait chair. Par elles, les sentiments d'appartenance s'exacerbent ; les vies sont rythmées par ces initiations. Si leurs modalités varient d'un continent à un autre, voire d'une tribu à l'autre, tous ces *vêtements incarnés* demeurent une alternative au langage articulé. Paradoxalement, l'auteur constate que leur but premier – faire de l'être qui naît un être de culture – se mêle parfois, lors du rituel même, à son opposé : revenir à la Nature profonde, souvent présentée sous les traits d'une divinité nourricière, se lier sinon avec une transcendance, du moins avec quelque chose d'incommunicable. Initiatives, ces pratiques semblent avoir également un caractère mystique à l'origine. La place accordée – ou refusée – au cri lors de la mutilation ou de la séance de tatouage est révélatrice de cette dialectique entre nature et culture.

Le mythe du *Protagoras* de Platon (qui n'est pas cité ici, mais l'auteur évoque par contre le *Gorgias* pour la distinction entre « cosmétique », nous dirions aujourd'hui médecine et « comotique », l'art du fard et du maquillage, la première étant de l'ordre de l'être tandis que l'autre ne participe que du paraître, degré inférieur dans l'ordre de la Vérité platonicienne) rappelle allégoriquement à l'homme qu'il n'a pas d'instincts, ni pelage ni écailles, et encore moins de griffes ou de serres. *A contrario*, et sans doute en réaction à ce manque essentiel, les idéaux esthétiques que manifestent crânes plats des Indiens chinooks, pieds atrophiés des chinoises loués pour leur petite taille (9 à 15 cm), tailles de guêpe françaises, ou véritables tatouages-vêtements japonais (recouvrants parfois tout le corps excepté les mains et le visage), prennent des allures de lois auxquelles il faut se soumettre sous peine de se voir marginalisé. Si le libéralisme contemporain semble intégrer les marginaux en faisant la part belle à la liberté individuelle, les pressions exercées sur les individus par les modes (des plus petits

accessoires à la façon générale de parler, de se mouvoir, d'agir, en un mot de se comporter) n'en sont que plus difficile à déceler. Pour nombre d'adolescents cela signifie aussi qu'il est extrêmement ardu de s'affranchir véritablement du (ou des) modèles – ou « looks » – disponibles au sein d'une société.

Ces modes, ces manières d'intégrer son schéma corporel, entre tradition ancestrale de la scarification et éphémérité du maquillage, se codifient dès lors que le nécessaire – eau, nourriture, abris – est assuré. Tout se passe comme si l'homme, conscient de lui-même – jusqu'à un certain degré, et pas forcément sur le mode de la « personne », de l'« individu » mais plus souvent dans les sociétés tribales comme « faisant corps » avec le groupe – ressentait la nécessité de se créer lui-même, de se (re)donner naissance. Lorsqu'apparaissent les premiers signes de l'âge, ou si l'une de leurs filles se marie, les femmes polynésiennes ravivent leurs tatouages, ce qui est censé lutter contre la décrépitude, apporter jeunesse et santé.

Le corps que la nature lui a donné ne lui suffit pas, l'homme ne s'en satisfait pas. Par le caractère rituel et sacré de ces entailles ou piqûres, confrontant nourrisson, jeune fille, adolescent, vieillard, à la douleur, la souffrance physique est comme sublimée. La douleur permet d'évacuer une tension morale, tel le changement de statut social, l'entrée dans l'âge adulte. Masochisme, automutilation ? Non, car la scarification, le tatouage, l'étirement du cou ou le limage des dents ont un but particulier : pour une jeune fille il s'agira de se valoriser afin de trouver un bon époux. Au jeune homme, le rituel permettra de manifester sa vaillance, d'arborer fièrement dans ses chairs la marque de la noblesse du sang de sa lignée. Moins violentes, les crèmes de jouvence, cabines UV et autres body building ? Il est vrai que ces pratiques nous choquent moins, parce qu'elles nous sont contemporaines, et que publicités attrayantes et légitimité médicale les accompagnent souvent. Pourtant l'angoisse du vieillissement, la fatalité de la mort et de la décomposition de la part organique de notre être a rarement été si présente, ni si bien dissimulée. On pourrait parler de violence larvée ou psychologique, au sens où l'on nous fait croire que toutes les peurs et les questionnements existentiels se peuvent résoudre par des pilules ou par la chirurgie plastique.

Les multiples avatars de la beauté sont donc un moyen d'afficher son statut social, ce qui inclut la lignée, l'âge, le sexe, l'appartenance à un groupe particulier : qu'il s'agisse de scarifications en Afrique, de tatouages en Polynésie (et ailleurs), ou du port du corset en Europe au XVIII^e siècle, les tatouages des *Hell's Angels* de Los Angeles, où se mêlent têtes de mort, aigles et armes. Toutes ces parures plus ou moins incarnées (le corset, quant à lui, fait office de carapace, une nouvelle peau qui discipline la chair jugée trop « molle », trop « flasque ») ont une signification sociale. Outre la noblesse et la richesse, elles peuvent représenter l'appartenance à un corps de métier ou à l'une ou l'autre Eglise (rois et reines anglais aimaient à se faire reproduire des tableaux religieux dans le dos), voire un engagement politique (Staline s'était fait tatouer une étoile rouge, signe du communisme). Une grande partie de l'ouvrage est consacrée aux tatouages : on regrettera qu'une typologie ne soit pas plus nettement esquissée.

Bien qu'elles soient le plus souvent liées à un statut social, l'imaginaire des peuples – l'inconscient si l'on veut être freudien – n'est pas absent de ces pratiques : il joue alors son rôle sublimateur. Erotisme et sensualité sont souvent au cœur de ces métamorphoses. Toute zone du corps peut, potentiellement, devenir érogène. Encore faut-il habilement voiler ou souligner, moduler ombres et lumières, dévoilement et mystère, pour déployer les forces de l'imagination humaine. Citant l'article de Freud « Le Fétichisme », paru dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* à l'automne 1970, l'auteur relie ce phénomène de sacralisation du corps et du vêtement qui l'habille (chaussure, ruban, etc.) à son morcellement. Ces « métamorphoses » ne concernent pratiquement jamais l'ensemble du corps, mais tour à tour la tête, le buste, les pieds – fait qui ordonne la structure de l'ouvrage. Ces fragments prennent alors une charge symbolique ou sexuelle manifeste. On peut rappeler que le XVIII^e siècle condense pratiquement toute la charge érotique de la femme dans un pied qui doit être gracieux et... caché à tout prix. Le tatouage, lui, ce « costume de peau », transmue le corps en décors, en ornement vivant, tout en assurant une certaine permanence de l'identité pour l'individu tatoué.

Les métamorphoses modernes ne sont pas oubliées : bronzage, minceur, fermeté de l'épiderme, ces « dressages corporels » qui « confinent à la tyrannie » prennent leur place aux côtés des modes et des maquillages dont la principale caractéristique (faut-il le rappeler ?) est l'éphémérité. France Borel montre que l'autoérotisme s'est substitué aux sublimations érotiques des anciennes parures. On se pare pour plaire mais surtout pour se plaire : omniprésence du miroir, qui, si elle n'est pas sans précédents (il suffit de penser à Narcisse), semble se démocratiser.

Par le maquillage enfin le corps se fait œuvre d'art. Nous voilà revenus aux scarifications, longs cous et crânes malaxés, car si celui-là peut être comparé à une peinture, ceux-ci ne ressemblent-ils pas au bas-relief et au modelage ? La dialectique qui lie ces deux termes à priori antagonistes que sont nature et culture, dialectique qui façonne le corps humain, ce vêtement de l'âme, doit alors compter avec un troisième terme : *l'inc(art)nation*.

Aurélia Peyrical (juillet 2010)